

## PERSONNAGES

**TIMOCLÈS**

**PHILOTAS**

**HÉRACLITE**

**CRATIDAS**

**CHARMIDE**

**POLYXÈNE**

**CHARMODOKÈ**

**GLYKÈRA**

**SCOPAS**

**DÉMADÈS**

**BENTHYLE**

**LE CHOËUR**

**La scène se passe à Éphèse, en 475 av. J.-C.**

# PREMIER ACTE

## SCÈNE I

TIMOCLÈS.— J'ai une chose terrible à t'annoncer, Philotas : nos concitoyens veulent à tout prix chasser Hermodore ! « C'est un homme parfait, disent-ils, mais il n'en partira pas moins ! » Quelle étrange logique ! Quel dommage ! Nos amis vont devenir un objet de risée et rester en exemple au monde entier.

PHILOTAS.— Je ne peux le croire, Timoclès. Un gouverneur comme lui, un chef de son envergure, Éphèse n'en a jamais eu, et n'en a pas d'autre à nous proposer aujourd'hui. On a tort d'écouter la racaille. L'égarément l'aveugle, et qui sait si ses yeux s'ouvriront au dernier moment ! . . . Il est facile aux malins de tendre des pièges au peuple pour l'entraîner où ils veulent. Mais le bien reste le bien, et son éclat ramène vers le droit chemin.

TIMOCLÈS.— Tu as raison. Mais la racaille sème l'égarément dans les esprits, où il s'implante, il progresse, il étouffe et domine tout. Il faudra beaucoup de temps et de luttes pour déraciner le mal, et pour qu'à nouveau la semence du bien germe et fructifie.

PHILOTAS.— Qu'est-ce qui leur a pris ? Pourquoi ce désir ? Vouloir chasser Hermodore ! Ils n'ont donc rien trouvé de mieux à faire !

TIMOCLÈS.— Tout sinistre et tragique qu'elle est, l'affaire paraît simple et cocasse. Écoute ce qui s'est passé, et réfléchis. La racaille, qui a vu Hermodore rechercher inlassablement le bien et pratiquer la vertu, et qui court à perdre haleine, nourrie de haine, de fiel et d'envie, après une gloire qu'elle recherche sans la mériter, s'est dit : « Eh, arrête-toi, Hermodore ! Tu avances trop vite ! Tu nous distances ! Tu veux donc nous épuiser ! Mais bientôt ce sera le contraire, tu verras !

Tu sais combattre, paraît-il, eh ! bien, nous savons faire mieux encore, tu verras ! Tu t'écrouleras, et c'est nous qui resterons, en fin de compte. Nous disposons d'armes terribles : le mensonge, l'imposture, et tout ce qu'on peut imaginer de mal. En avant donc ! en avant ! mesurons-nous ! » Et notre peuple, ensorcelé, a écouté leurs fables et leurs mensonges comme un véritable enfant qu'il est ! Elles ont beau être incroyables, ces fables, elles l'éblouissent. Il les désire ardemment, comme un rêve, et il tombe dans les bras qui l'attendent, les yeux fermés à la vérité. Pour vivre la vérité, il faut combattre, d'une âme prompte et d'une pensée solide, sans quoi l'on se brise, on glisse, on tombe et l'on fait un pacte avec le mensonge.

PHILOTAS.— Tu as raison. Et qu'ont-ils trouvé à dire contre lui ?

TIMOCLÈS.— Sans explications, ils ont commencé à murmurer : « Méfiez-vous d'Hermodore ! Surveillez-le ! Il joue trop au saint. Une telle bonté cache quelque chose. Regardez plus à fond et peut-être découvrirez-vous le mystère. Il n'est aussi parfait que pour vous dominer. Il prépare, tout seul, un mauvais coup pour le moment opportun, vous verrez. » La ruse a vite pris. Les sycophantes se sont mis à répandre au grand jour leur poison en criant à la foule : « Parfait, cet homme ? Lui seul ? Pourquoi lui et aucun autre ? Alors vous, vous ne serez jamais parfaits ? Qu'est-ce que vous êtes, alors ? Des bons à rien, des bandits, des mécréants, des esclaves ? Méfiez-vous d'Hermodore, méfiez-vous ! Pourquoi lui, l'homme parfait, veut-il à tout prix gouverner des mécréants et des vauriens ? Même des gosses comprendraient qu'il se moque de nous, qu'il nous trompe, et qu'en rabaissant les autres il veut tout simplement avoir les mains libres pour gouverner la ville ! Allons, debout, que restez-vous là, indécis ? Vous avez peur ? Chassons Hermodore sur l'heure ! »

PHILOTAS.— J'avoue que ces propos sordides sont déjà parvenus à mes oreilles, par la bouche de mes amis, mais je ne leur ai prêté aucune attention. Je vois à présent

quelle catastrophe ces fous vont déclencher ! Elle approche !

TIMOCLÈS.— Il n'y a plus à la déclencher. Elle a eu lieu, et nous en récoltons aujourd'hui le fruit. La foule, à qui la racaille monte la tête, et qu'elle entraîne habilement dans ses vues, a bien digéré les leçons reçues. Elle a commencé à regarder haineusement le « despote » Hermodore, et à réclamer son départ d'Éphèse. Et si tu oses demander pourquoi, on te crie avec audace, entêtement : « Lui seul est parfait ! Que veut-il ici ? Que veut-il aux mécréants ? Sa bonté nous est égale. Nous ne voulons pas devenir bons ! Qu'il parte et trouve ailleurs des gens parfaits à gouverner ! » Aujourd'hui, à l'aube, la foule sermonnée depuis hier s'est répandue comme un flot dans la ville. Grands et petits, esclaves, mercenaires, citoyens, étrangers, remplissent les rues, entourent l'agora, et crient autour du temple de la déesse : « A bas le tyran ! Qu'il s'en aille ! Qu'il s'en aille ! »

PHILOTAS.— Que dis-tu là ? C'est terrible ! Allons tout de suite voir Héraclite !

TIMOCLÈS.— Non, qu'il vienne plutôt, lui. Il est très affligé et très en colère. Il discute avec Cratidas. Quelle douleur, quelle douleur terrible pour lui de perdre son plus fidèle et son meilleur ami !

PHILOTAS.— Et ce n'est pas tout ! Il y a pis encore ! En même temps qu'Hermodore, c'est sa propre théorie qu'on frappe. « Tout s'écoule » ; tout s'écoule et change, diront-ils. Et nous avec. Que faisons-nous de plus ? Il n'y a vraiment pas de riposte plus frappante à sa sagesse. Héraclite, grand philosophe, lucide philosophe, lucidement tu souffres, plus que tout autre.

TIMOCLÈS.— Tais toi, Philotas, tais-toi ! Conserve à jamais la foi gravée dans ton cœur.

## SCÈNE II

HÉRACLITE.— Ainsi, ils sont tous d'accord, Cratidas ! Même Benthyle, même Scopas et Démadès, ses compagnons les plus proches, ont eux aussi incité la foule à chasser Hermo-

dore ! Et tu hésites, Cratidas ! Vouloir anéantir ce qu'on ne peut atteindre ni comprendre, c'est là le désir vulgaire d'un esprit vulgaire. Même Benthyle, Scopas et Démadès appartiennent aux ténèbres ! Puisque l'éclat d'Hermodore n'a pu illuminer leur esprit, ils s'enseveliront à jamais en de très profondes ténèbres. Et après, dis-moi, que s'est-il passé ? Je veux savoir.

CRATIDAS.— J'étais au palais du Gouverneur avec Lachès et quelques autres, venus là de bonne heure se renseigner. Nous fûmes tous d'accord pour lui dire qu'en raison du danger, il devait partir en cachette, et vite, avant que les autres n'aient le temps de nous couper la sortie par le bois. « Impossible », répond-il. « Moi, accepter cela ? Je partirai aujourd'hui, de moi-même, par la porte, comme d'habitude. Je regarderai la foule en face et passerai impassible, comme avant, au milieu d'elle ». Il s'est levé et ajouta gravement : « C'est décidé, je pars ».

HÉRACLITE.— Et alors ? Qu'est-il arrivé ?

CRATIDAS.— Alors j'ai voulu le retenir. En vain ! Je m'étais dit et je lui dis qu'en restant encore, les siens pourraient accourir et le tirer d'affaire au moment critique, tandis qu'ils résisteraient à la foule, mais il ne l'accepta pas davantage et répondit aussitôt : « Résister ? Jamais, jamais ! Je hais la violence. On me demande de partir ? C'est à moi, premier citoyen, de donner l'exemple aux autres, en obéissant aux ordres de la cité. Je crois que le monde, un jour, jugera mon attitude comme il convient. Et ceux qui veulent aujourd'hui me chasser s'apercevront et se souviendront toujours que je méprise les dangers et la gloire, que ni la peur ni le vain espoir ne me tiennent enchaîné, mais que je suis un homme libre, pénétré du sens profond de l'univers, libre ici, partout et toujours. » Après quoi il s'avance et, sur le seuil, se penche vers moi, les yeux brillants, pour ajouter : « Cratidas, porte à Héraclite mon souvenir et mon plus chaleureux salut ! » Voilà ! il est parti. Et alors j'ai appelé Charmide : « Suis-le, Charmide et, si possible, surveille ce qui va arriver. Nous t'attendons dans le parc ».

HÉRACLITE.— Ainsi, il a voulu regarder seul, face à face, la plèbe sans trembler ! O grand Hermodore, mon ami ! De tels instants nous révèlent la force de l'âme et du jugement. Ils brillent comme des soleils et jettent au milieu des ténèbres leurs magiques rayons. Les pensées mauvaises n'osent se montrer à eux, les genoux fléchissent, la main, qui se levait pour frapper, anéantir, retombe paralysée. Celui qui comprend le sens de sa propre vie peut regarder orgueilleusement la mort et s'y abandonner dans la joie. S'il sait mourir dans la grandeur il reçoit la plus belle des récompenses. Mais voici Charmide qui court vers nous ! Son visage semble illuminé de joie.

## SCÈNE III

HÉRACLITE.— Charmide !

Tous— Alors ? Parle, qu'est-ce qui se passe ?

HÉRACLITE.— Comment va-t-il ?

CHARMIDE.— Réjouissez-vous ! Il l'a échappé belle ! Il est en sûreté sur le bateau. Il va partir.

Tous— Honneur et gloire aux dieux !

CRATIDAS.— Dis-nous vite ce qui s'est passé !

CHARMIDE.— Quand Hermodore arriva à la Porte la foule criait, frappait frénétiquement dans ses mains, sur ses boucliers, ses arcs et ses lances, mais elle s'arrêta net, comme interloqué, et elle recula pour lui laisser passage. Lui, la tête haute, d'un pas lent, égal, s'avance vers la place, prend sans difficulté le chemin de l'agora, et continue, seul, imperturbable, jusqu'au beau temple d'Artémis. Alors éclate un cri strident, la voix — horreur ! — la voix de Démadès : « Eh ! bien, vous autres, que restez-vous là à le regarder ? A quoi baillez-vous ? Vous ne voyez pas qu'il s'en va ! A vous tous vous avez peur de vous en emparer, imbéciles, poltrons ? Allez, en avant ! qu'avez-vous à rester ainsi ? Courez l'attraper ! Il vous échappe ! »

HÉRACLITE.— Dans quelle fange, Démadès, es-tu tombé ! Quel dommage ! Et alors ?

CHARMIDE.— A ces mots la foule s'agite, mais aucun citoyen n'obéit à l'ordre de Démadès, et seuls les colons phrygiens et les mercenaires courent s'emparer d'Hermodore, pour le frapper de leurs lances.

CRATIDAS, PHILOTAS, TIMOCLÈS.— S'emparer de lui ! Le frapper !

CHARMIDE.— Mais soudain — gloire à la déesse ! — Charmodokè apparaît à l'entrée du temple, rayonnante de lumière, de fermeté et de courage. « Arrêtez ! crie-t-elle, vous osez toucher un suppliant de la déesse et le frapper ! L'imprécation qui a aveuglé Démadès vous a donc vous aussi aveuglés ? Arrêtez ! » Et tous, pétrifiés, s'arrêtent d'emblée en voyant Charmodokè apporter à Hermodore suppliant une couronne sacrée, et, sous les yeux de la foule fixés sur elle, le prendre gravement par la main, l'emmener dans le temple, retourner seule à l'entrée et attendre.

TIMOCLÈS.— Et alors, qu'ont-ils fait ?

CHARMIDE.— Alors, personne ne broncha, personne. Peu de temps après, quelqu'un cria : « Citoyens, retournez à l'agora ! A l'agora ! » Toute la foule reflua, et, dans l'irrésistible flot de la bousculade, m'entraîna vers l'agora. A la porte de la Rotonde, je parvins en me baissant à m'échapper et à me jeter dans une cour. Après quoi, très vite, je rejoignis l'hipparque Kinyras et le mégabyze Kranis. Ils me dirent, tout heureux : « Nous l'avons installé dans le bateau ; il y est très bien, il partira ce soir ». Et ils disparurent aussitôt.

CRATIDAS, PHILOTÈS.— Gloire à Artémis !

HÉRACLITE.— Grande est sa gloire ! C'est à elle que nous devons le salut d'Hermodore ; c'est elle qui inspira Charmodokè et lui donna le désir et le moyen de sauver le meilleur citoyen et le meilleur de nos amis. Allons tout de suite à son temple, tous ensemble, lui témoigner notre reconnaissance et méditer.

#### SCÈNE IV

POLYXÈNE.— Quel magnifique exploit ! Tu as le droit d'en être fière, Charmodokè ! Sauver Hermodore ! Et faire

une telle joie à Héraclite ! Qui d'autre — à supposer qu'il l'ait voulu — aurait pu accomplir un geste aussi magnifique et courageux ! Je sais combien grande est ta modestie, et cela ne fait qu'augmenter le mérite et l'éclat de ton acte. Charmodokè, tu as la première place dans mon cœur !

CHARMODOKÈ. — Je t'en remercie. La mesure, Polyxène, donne à l'homme charme et dignité, et quiconque s'en détourne ne récolte que le malheur et la souffrance. Il tue sa vie, il se heurte, tel un navire, aux vagues du regret et de l'erreur, il vogue à la dérive. Mais qu'y a-t-il ? Tu sembles aussi inquiète que tout à l'heure. Qu'as-tu ?

POLYXÈNE. — Ce que j'ai ? J'ai peur pour Héraclite, Charmodokè. Qui sait quel sort, quels malheurs l'attendent ! Maintenant qu'Hermodore est parti, j'ai peur pour lui.

CHARMODOKÈ. — Ta peur est à l'image de la tendresse que tu nourris pour ton grand frère, Polyxène. Mais je ne vois aucun danger immédiat. Calme-toi.

POLYXÈNE. — Me calmer ? Et comment ? Penses-y : les conspirateurs sont à présent déchaînés ; ils vont continuer de plus belle ; ils s'en prendront en premier à mon frère, et ils parviendront facilement à leur but. Je connais Héraclite. Accepter de partir, de s'incliner, de se sauver, au besoin même de se cacher, abandonner, renoncer à notre pays un seul instant, impossible ! Il viendra flétrir leur geste, il s'en prendra de toutes ses forces à la trahison de Démadès, et aux brutes qu'il traîne après lui. Et eux, dans leur rage, ils lui feront tout le mal possible ! Quelle horreur ! L'un voudra le chasser, l'autre le frapper . . .

CHARMODOKÈ. — Non ! Je ne crois pas, Polyxène ! Il est impossible qu'ils en arrivent là ! Héraclite est grand, puissant, son esprit modèle l'univers entier. Qui oserait s'attaquer à un tel géant ?

POLYXÈNE. — Ils oseront pourtant ; la foudre frappe les sommets, tu le sais.

CHARMODOKÈ. — Et qu'ont-ils à craindre, les sommets ? Ils se dressent fièrement vers le ciel, reçoivent, les premiers, les



caresses de l'aube et les rayons purs du soleil. Le scintillement des astres et de la nuit y fait régner la tendresse et la sérénité. Au milieu des nuages, de la brume, au sein des tempêtes, ils se dressent, magnifiques et inébranlables. S'ils sont frappés, c'est en géants. Le ciel leur envoie la foudre, et ils la reçoivent comme il convient à des cîmes. Mais eux, les ennemis d'Héraclite, vivent à ras de terre et, devant lui, font figure de nains et de misérables. Ne crains rien, Polyxène. Fais preuve, toi, sa sœur, de force et de courage.

POLYXÈNE. — Oui, tu as raison, je retiendrai ma tristesse et mes craintes. Il adviendra ce qu'exige la logique. Mais notre esprit, même sans le vouloir, peut-il ne pas tourmenter notre âme ? Comme je t'admire, amie, de toujours garder ton sang-froid, d'être aimable et sérieuse, et de trouver, au sein de la mesure, le calme de la pensée !

## SCÈNE V

GLYKÈRA. — Ces mots sont la vérité même ! Notre esprit peut-il, même sans le vouloir, ne pas torturer notre âme ? La souffrance se repaît secrètement au fond de nous, que la logique le veuille ou non. Quelle étrange chose que tout ceci ! On croit que nous sommes heureuses ; nous passons pour impassibles, sereines, froides ; nous rions au dehors, et pleurons au dedans de nous-mêmes. Et il faut, pourtant, cacher sa souffrance. Il le faut ! Dieu est-il bon ? Méchant ? Qui sait ! Cette nécessité est sans cesse devant nous, elle nous enchaîne, elle nous jette impérieusement à ses pieds, puis elle nous porte vers les astres, et, pour finir, nous enfouit dans le sol ! O désastre ! Le chagrin m'emporte et je profère des paroles sans suite ! Dieux, pardonnez-moi. C'est vous qui avez jeté cette nécessité sur le monde pour son bien. Mais quelque chose obscurcit mon esprit et ma route, et ce quelque chose est au plus profond de mon cœur ! Quelle tristesse ! Pourquoi faut-il que ce soit la main, la main chérie de Démédès, qui ait frappé mon frère ? A qui confier mon chagrin ? Qui voudra m'écouter ? Chacun, s'il comprend mon secret, et

devine que mon cœur aime deux rivaux : mon frère et Démadès, chacun s'écriera dans sa colère ; « Comment, tu l'aimes ? Tu pleures sur lui ? Tu oses, tu oses encore chérir le traître dans ton cœur ? Honte à toi ! », et je serai abandonnée aussitôt à mon horrible sort. O désastre ! O muraille ! O vertiges ! Et penser qu'inexorablement notre vie s'en va.

## LE CHŒUR

La vie s'en va, coule comme l'eau  
Et part vers le lointain rivage.

Aussi, ni au chagrin ni à l'angoisse  
Je ne perds mon temps.

Étouffer ma souffrance, me fondre dans la joie,  
Je le voudrais mais ne le puis.

J'étouffe ma souffrance dans les plaisirs,  
Et j'ouvre ainsi la porte de la joie.

En résistant à l'écoulement  
J'ouvre les ailes du malheur.  
La Chimère m'entraîne jusqu'au bout  
Et me frappe de ses mains cruelles.

En résistant à l'écoulement  
J'ouvre les ailes immenses.  
La Chimère me saisit et me porte  
Au rivage, d'un cœur insouciant.

La vie s'en va, coule comme l'eau.  
Où va-t-elle ? Qui peut le dire ?  
Au bout sont les regrets, les larmes,  
L'inconnu, les ténèbres et le silence.

Pourquoi vivre sans joie,  
 Dans le chagrin du cœur,  
 Quand chaque instant  
 Comme un nuage se disperse,  
 Et que vers l'inconnu coulent  
 L'univers et la vie ?

Tous

Célébrons donc la vie ! En vain nous souffrons.  
 En vain nous cherchons un répit à l'écoulement.  
 Célébrons donc la vie !

GLYKÉRA.— C'est facile à dire : célébrons la vie ! Mais cette joie, où la trouver ? Et la logique, à son tour... Je n'en peux plus ! Tout s'embrouille en moi. Je sens bourdonner comme la rumeur d'un fleuve ; il passe, il m'entraîne, impétueusement ; il m'emporte. Où m'emporte-t-il ? Devant moi, un océan de ténèbres, où tout coule, coule et s'efface...

LE CHOEUR

Tout coule et s'efface.  
 L'univers est un fleuve  
 Qui coule, coule sans cesse,  
 Un fleuve aux eaux changeantes,  
 Qui gronde, court et s'écoule  
 Sans relâche, sans répit.  
 L'univers est un fleuve impétueux.  
 Sans relâche, sans jamais s'arrêter,  
 Il coule et s'efface.

Les larmes, les larmes d'amour et de peine  
 Qui coulent et s'en vont,  
 Où partent-elles ? où partent-elles ?

Les fleurs épanouies de parfum, de beauté,  
 Bientôt, le soir, pâlissent, penchent,

S'effeuillent et tombent, flétries, à terre ;  
Tombent et passent.  
Où vont-elles ? où vont-elles ?

Les parfums précieux, goutte à goutte,  
Se distillent, se répandent,  
Se répandent et s'effacent.  
Où vont-ils ? où vont-ils ?

Le souffle d'air dans les branches, les feuilles  
Et les fleurs, soupire et joue, passe et s'efface.  
Où va-t-il ? où va-t-il ?

Sourires et caresses, espérance et désir,  
Ce qui comble le cœur et élève l'esprit,  
Gloire, jeunesse, beauté, tout, comme un éclair,  
Une vague, un songe, un parfum, tout,  
Hélas ! comme les feuilles,  
DouceMENT, rapidement,  
A jamais, pâlit, perd ses couleurs,  
Et tombe ; tout passe, tout s'écoule et s'enfuit.

GLYKÈRA.— Arrêter l'effacement ! Si tout coule autour de nous, si tout ce que la joie peut créer, si tout ce qui nourrit et remplit notre vie, si tout cela aussi disparaît, comment et où trouver la force, le sûr moyen de rester stable, de regarder en face la vérité toute nue, et de donner la sérénité à notre âme !

## SCÈNE VI

CHARMODOKÈ.— Dans l'amour. Aime réellement, Glykèra, prends appui sur l'amour, et tu trouveras la foi, la force, le courage ; tu pourras regarder en face le destin et la souffrance. Dans l'amour ! Son éclat doit illuminer les ténèbres de l'âme et donner un sens à notre vie. Le pardon, la tolérance, le sacrifice, embellissent, nourrissent, créent

l'amour. Sinon, tout n'est que mensonge et égoïsme, choses passagères qui naissent et qui meurent.

GLYKÈRA.— C'est vrai. L'amour doit être et il sera.

CHARMODOKÈ.— Et même si d'épais nuages cachent à tes yeux l'horizon, ils se dispersent bientôt et s'enfuient. Et le sourire du soleil brillera dans tes yeux; les ailes de l'espoir s'ouvriront pour les grandioses et lumineux desseins que la Création cache en ceux qu'elle aime. Glykèra, tu es le vert roseau qui plie sous le vent et toujours reprend sa pose première.

## SCÈNE VII

SCOPAS.— Tu parais songeur, Démadès. Ne vois-tu pas que nous avons atteint notre but? Les nôtres ont toute la ville et le pouvoir en mains. Nous avons eu de la chance, tout a bien marché. Hermodore ne remettra plus jamais les pieds à Éphèse. Nous n'avons plus à craindre d'un adversaire de sa classe, et nous imposerons facilement nos lois. Le peuple est avec nous, et, par notre victoire, il veut trouver la justice. C'est pour elle que nous avons lutté. Nos peines doivent trouver leur récompense. C'est pourquoi je trouve absurde, quand tous les autres vont à l'agora, de rester ici. A quoi songes-tu? Quel poids pèse sur ton âme et l'inquiète?

DÉMADES.— Tu n'as pas tort, Scopas. La victoire très souvent ressemble à l'ivresse; une grande houle surgit, qui laisse en nous un vertige. C'est peut-être cela qui m'empêche de savoir si nous foulons pour toujours la terre ferme, et qui me laisse songeur. Si juste que puisse paraître un acte et solide une situation, on s'aperçoit toujours en fin de compte, ne l'oublie pas, que quelque chose manque, disparaît, vous glisse entre les doigts, et la puissance de ce quelque chose est si grande qu'elle change radicalement la mesure que devaient respecter nos actes et nos sentiments, et qu'à jamais on perd de vue le but originel. Et surtout, il arrive souvent — c'est cela pour moi le plus cruel — que les promoteurs d'une idée, ceux qui lui ont donné forme et

vie, s'aperçoivent qu'elle a pris une direction contraire.

SCOPAS.— Je ne sais quelles raisons tu as de parler ainsi, Démadès. De toute façon aucun d'entre nous ne voit les choses aussi fortement. J'avoue que je n'ose m'abîmer en de telles réflexions à un moment inopportun. Mais je peux dire — j'y insiste — que nous n'avons jamais vécu dans notre vie d'instant aussi essentiels que ceux d'aujourd'hui. Hésiter en de tels instants, c'est oublier ses buts, ses souffrances, ses combats; c'est se vouer au déshonneur. Notre audace n'a-t-elle pas fomenté parmi le peuple le désir du soulèvement et de la révolte? N'avons-nous pas écrasé nos ennemis? N'avons-nous pas forgé nous-mêmes notre destin? Non, entends-tu. Non, il ne nous appartient pas de laisser passer l'heure. Tu te dis qu'ils vont aussitôt retourner à leur sommeil, et qu'à peine installés nous-mêmes au pouvoir, ils vont courber la tête devant nous. Et si, d'aventure, quelques mécontents nous résistent ils ne tarderont pas à comprendre qu'il est de leur intérêt de rabattre leur colère et de régler leur pas, en vitesse, sur ceux qui règnent sur la ville. Partons donc, sans retard, à l'agora où l'on nous attend; allons nous partager, comme il convient, les satisfactions du pouvoir.

DÉMADÈS.— Je n'ai rien à dire contre tes propos. Chacun obtiendra ce qui lui est dû, et nous le pouvoir. D'ailleurs toutes nos peines n'ont-elles pas tendu vers ce but, fatigues et procédés qui seraient à jamais honteux s'ils n'avaient pour excuse l'impérieuse nécessité du changement? Ce sentiment du changement gîte dans le tréfonds de l'âme; il fait partie de notre vie; il exige d'être satisfait, et vite, et il donne à chaque acte sa forme et son ton. Il nous a nous aussi enchaînés un jour, et jetés dans la lutte. C'est notre vie que nous avons jouée, et nous avons endossé de très grandes responsabilités. Nous avons étouffé dans notre cœur la pitié pour les amis, la pitié pour un grand compagnon que nous avons failli cruellement frapper; on peut bien se dire, entre nous, cette vérité, qui surprendrait les autres. Pour-

quoi, même si c'était opportun, et nécessaire, après avoir frappé Hermodore, nous frapper cruellement nous-mêmes ?

SCOPAS.— Je ne veux pas être injuste envers toi. Mais je trouve que nous avons assez lutté pour trouver un moyen de ne faire de tort à personne. Il fallait qu'il tombe, qu'il soit frappé, qu'il parte, qu'il laisse la route libre. Les choses, maintenant, appartiennent au passé, et l'eau courra avec moins de tumulte, du précipice à la plaine.

DÉMADÈS.— Peut-être. Mais à présent nous irons plus avant encore. Nous poursuivrons jusqu'au bout, d'un pas confiant, la route que nous avons tracée. Mais ne fermons pas les yeux au danger possible.

SCOPAS.— Quel danger ?

DÉMADÈS.— Je vais te l'expliquer. Le peuple, nous l'avons vu, a besoin de changement. Il cherche et trouve n'importe quel prétexte pour mettre à bas les dieux qu'il adorait opiniâtrément. Mais ce peuple, qui aujourd'hui souffre sans même savoir pourquoi, qui nous appelle ses amis, ses sauveurs, demain, si la vie l'agrippe comme par le passé, si nous ne pouvons améliorer sa nourriture chaque fois qu'il le désire, si nous ne détournons pas ses prières par des fables, des expédients, au premier faux-pas de notre part — et pour peu que d'autres parviennent à l'en persuader — ce peuple nous regardera en ennemi, et saisira n'importe quel prétexte — si futile soit-il — pour nous abattre. N'oublie pas l'autre, Héraclite, qui, dans sa souffrance et sa colère, nous frappera sans pitié. Et tu sais combien ses paroles, ses avis, ont de poids.

SCOPAS.— Quoi ? Héraclite ? Mais dis-moi, dis-moi, la souffrance qu'il ressent à cause d'Hermodore ne contredit-elle pas, n'abat-elle pas sa propre théorie ? Comment concilier le fait que nous tous — et toute chose avec nous — changeons, et qu'eux seuls, au milieu, demeurent immuables ? Impossible, à mon sens. A toi de montrer, comme un grand rhéteur, que ses théories sont insoutenables. Allons, partons, la foule nous appelle, la ville réclame ses chefs.

## SCÈNE VIII

HÉRACLITE. — Je suis de ton avis sur Glykéra, et je trouve sa souffrance naturelle. C'est pour elle un grand malheur qui mérite le respect, même s'il a des raisons intimes, puisqu'il ne laisse pas s'éteindre en elle la flamme de la bonté, ni s'accroître les ténèbres du mal, qui alourdissent et troublent l'âme.

CHARMODOKÈ. — Aussi ne quittons-nous pas des yeux, Maître, les souffrances humaines, et notre but est-il de rafraîchir dans l'onde d'une vie supérieure la soif du désir, dans l'espoir qu'en fin de compte la connaissance supprimera les épines aiguës du mensonge et engagera l'homme sur la route de la vérité.

HÉRACLITE. — C'est un but excellent. Mais tu sais, Charmodokè, combien nombreux sont ceux qui s'abandonnent aux ténèbres. La nuit est pour eux la voie de la facilité ; ils lui restent fidèles, et deviennent sourds, fermés à la divine parole qui allume le foyer de la vie et prodigue à toutes les formes passagères du monde ses étincelles immortelles.

CRATIDAS. — Eux aussi souffrent pour ces formes ; ils veulent, opiniâtrément, les retenir, sentant qu'eux-mêmes s'effacent pour toujours avec elles.

HÉRACLITE (*inspiré*). — Ils le sentent, amis, parce que l'erreur occupe leur âme. Du monde, ils ne contemplent que le visage fuyant et changeant, et ils changeront avec lui, tant qu'ils ne voudront pas y prêter attention. Ils veulent être identiques à eux-mêmes, ils croient rester attachés à leur être, comme un individu. Ils s'imaginent qu'ils possèdent la connaissance et même la vérité, et ils perdent le fil qui les relie au monde, à l'Infini, harmonie divine, au Tout, et ils passent, s'éteignent et meurent à jamais.

Ils le sentent ! Ils le désirent même ! Parce qu'ils ont eux-mêmes altéré leur âme, parce que se détourne d'eux la primordiale essence, la divine parole qui crée le monde, vit au sein de la nature, confère le mouvement, qui brûle en eux



comme une inextinguible lumière, et réunit le Tout à l'Un, le Tout devenant l'Un et l'Un devenant le Tout. Il faut que l'âme se nourrisse de ces vérités, que nous les ayons devant les yeux, et cherchions toujours, dans nos combats, à étendre à l'univers toute notre existence. La mort, alors, n'est plus rien d'autre qu'une vie nouvelle, une vie sans fin.

CRATIDAS.— Mais qui donc, quand la vie joyeuse l'appelle, peut désirer la mort ?

CHARMODÈ.— Mais qui aussi ne désire baptiser son existence à la source d'où coule cette vie impérissable ?

HÉRACLITE.— Les méchants, les impies, les pervers à l'âme basse, qui ne veulent pas s'élever. Il faut beaucoup de peine et de sueur pour s'élever en suivant le chemin de la vertu. Il faut beaucoup de foi, d'abnégation et d'amour. Il faut donner un but à sa vie, embellir son âme de l'or brillant de la sagesse. Mais pour trouver l'or, il faut creuser, sans relâche, profondément, sous la pluie, la neige, la chaleur, faire fi du danger et des fatigues. Et les méchants, les impies, les pervers désirent les honneurs, les richesses, les biens de la terre, et ils parviennent aisément, par leurs ruses, à les rassembler, et à tenir le peuple dans les ténèbres. Ils trouvent leur joie et leur bonheur dans la seule jouissance de leur corps. Insouciant, il mène jusqu'au bout leur vile existence, à travers l'esclavage et les larmes des autres.

(*inspiré*)

Ils ne veulent pas saisir la lumière, la vérité, la primordiale essence, la divine parole ; ils vivent comme des cadavres, pour s'éteindre ensuite, mourir à jamais, en entraînant avec eux tous les autres : la plèbe.

(*on entend au loin les cris de la foule*)

La plèbe me répugne. Les troupeaux humains roulent, en foule. Mais je suis homme et j'aime l'homme. Je l'ai trouvé, pauvre, impuissant, malheureux, souffrant, tournant, luttant sans cesse, dans son désir de s'élever, de devenir meilleur et meilleur encore, d'être le premier ! C'est ainsi que je veux

le voir, et non pareil à un troupeau sacrilège, non pas comme celui, qui, aujourd'hui, croasse comme des grenouilles autour d'un marécage.

LE CHŒUR (*de loin*)

Vivent les nouveaux chefs, Scopas, Démadès et Benthyle.  
Puissent-ils avoir une longue vie!

Qu'ils nous gouvernent selon leurs désirs!

Vivent Benthyle et Scopas, vive Démadès!

HÉRACLITE. — Écoutez les cris et les chants de la foule célébrant le triomphe des méchants. Elle croit fêter sa liberté et elle célèbre son esclavage!

## SCÈNE IX

DÉMADÈS. — Non, c'est sa liberté qu'elle fête dans la joie, et non son esclavage! Ne sois pas injuste, Héraclite, envers ceux qui aspirent à quelque chose de neuf, envers ceux qui se lèvent soudain pour briser leurs amitiés et leurs liens, pour rompre avec leurs idées. Hermodore était un ami et un bon citoyen, le meilleur des amis et des citoyens. Mais il s'obstinait au pouvoir et condamnait les autres à rester perpétuellement à l'écart.

HÉRACLITE. — Et s'il méritait de rester au pouvoir?

DÉMADÈS. — Non, car il n'a rien changé à la situation du peuple. Les citoyens, par sa faute, ont conservé le même mode, le même rythme de vie, sans espoir de changement, sans résistance possible, dans la torpeur et le marasme. C'était pour le peuple un deuil continu, l'esclavage! A la longue, le bien devient pesant. La vie, tu le sais mieux que quiconque, a besoin de changement; elle a besoin de prendre à chaque instant des formes nouvelles, et, si c'est nécessaire, de supporter le deuil et les bouleversements: pis encore, elle se doit de détruire, de jeter à bas les autels et les dieux, et de faire fleurir sur ces ruines quelque chose de neuf et

de meilleur. Des dieux nouveaux doivent prendre la place des dieux anciens. Le changement apporte à l'homme un élan et des racines solides pour accroître son intelligence, son efficacité, pour ouvrir, daller d'autres routes, et résister, par de nouveaux mythes, à l'écoulement, au destin, pour oublier ses peines et supporter...

HÉRACLITE.— Il suffit, Démadès. J'ai compris. Il faut que tu sois vraiment devenu fou pour t'imaginer séduire n'importe qui d'entre nous par ces paroles que dicte le ressentiment, et pour croire, comme ceux que tu as attirés à toi pour leur faire profaner le Parc, que tu es une victime, un héros va-leureux, que tu t'es promis de sauver un peuple soi-disant esclave, avide de changement et d'un nouveau bercail!

DÉMADES.— Je reconnais que tu dis juste, tu le vois.

HÉRACLITE.— Et pourquoi cela? Eh! bien. Tout simplement parce que le chef était bon et grand! Et parce que, dans sa bonté, il ne laissait pas les autres changer! Il empêchait le progrès! Il y a une nécessité invincible qui fait que l'homme veut à tout moment des changements, même s'ils doivent nuire, même s'ils doivent détruire des foyers et des temples! Grands dieux, quels propos est-ce là! Quelle imposture! Quelle tromperie! Bafouer ainsi la vertu! Démadès, dis-moi, tu n'as pas honte?

DÉMADES.— Pourquoi? De claironner la vérité?

HÉRACLITE.— Non. Tu ne dis pas la vérité, tu mens! Personne dans le peuple n'était esclave. Et s'il s'y trouvait des esclaves, tu ne pouvais même pas penser ni vouloir les sauver. Tu as dit d'Hermodore qu'il était le meilleur des citoyens et des amis. C'est lui qui a établi l'ordre dans la cité. Il lui a donné une activité et un éclat qui ont rempli le monde d'admiration. Il a relevé la plèbe; il a combattu l'ignorance et la pauvreté. Il soutenait quiconque avait besoin de lui, l'aidant à donner ce qu'il avait de meilleur en soi, à parvenir toujours plus haut; il honorait la valeur de l'action; chacun trouvait en autrui un frère, un soutien, un associé, et tous, unis entre eux, donnaient un sens juste à

leur passage sur la terre. Oui, c'est ainsi qu'Hermodore a travaillé dans la cité.

DÉMADÈS.— Tout cela est vrai. Personne n'a rien à dire à cela.

HÉRACLITE.— Si cela s'appelle l'esclavage, alors, il faut renoncer au mot liberté !

DÉMADÈS.— Au sens où chacun la désire et la comprend.

HÉRACLITE.— Et de plus, cette nécessité du changement dont tu parles, qui exige qu'à tout moment le monde et la vie se transforment, n'a rien à faire ici. Elle ne contraint pas l'homme à abandonner sa liberté pour se vautrer dans le mal et la boue. Avec le mal peux-tu faire le bien ? Non. Jamais. Seulement avec le bien. Seul le bien nous libère. Tous, grands et petits, nous aspirons à la liberté, de toute notre âme ; nous voulons vivre en combattant pour elle, braver dangers et fatigues, et, en donnant notre vie, la donner aux autres ! En réalité, Démadès, un peuple libre n'accepte pas de changement comme celui que vous venez d'opérer. Il travaille au contraire à s'élever, grâce à sa liberté, au lieu de tomber jusque dans la boue par oubli du bien, et d'en arriver, en vous écoutant, à chasser sans réfléchir le meilleur des citoyens ! Pourquoi a-t-il fallu, Démadès, mon disciple et mon ami, que tu deviennes un vulgaire profanateur, un imposteur ?

DÉMADÈS.— Tu es injuste, Héraclite, pour ton disciple et ami, et tu le blesses ! Aussi profond que soit le respect, il arrive qu'il ne suffise plus à retenir la langue, et que, d'affront en affront. . .

CHARMODOKÈ.— Arrêtez ! Quand une aveugle colère vous frappe et vous porte à des paroles et à des actes inconvenants, on s'en délivre par le silence. Démadès, tu t'es laissé prendre dans les filets du ressentiment et de la honte, et te voici au bord du précipice. Tu t'es trop avancé, recule maintenant ; alors tu l'emporteras.

CRATIDAS.— D'autant que ton erreur fait plus lourdement crouler sur toi l'injustice.

DÉMADES.— Je le sais, et je me suis retenu, souviens-toi, au moment critique, Charmodokè. Et tu as eu le temps, alors, de faire ce que tu as pu pour sauver Hermodore et ses amis. Je me tairai. Mais à la première question je donnerai une réponse.

HÉRACLITE.— Non ! C'est moi qui répondrai pour toi. Seule la passion t'a aveuglé ; elle t'a poussé vers le pouvoir par tous les moyens, et t'a porté à dire, sur l'agora et par toute la ville, que tu es très puissant, que tu es valeureux, que tu vogues à toutes voiles vers la gloire. . .

DÉMADES.— A supposer que la gloire soit mon seul but, tu ne peux, je pense, que m'en féliciter. Pourquoi le but éclatant de l'homme, dans la vie, ne serait-il pas la recherche de la gloire, et le désir de la conserver comme un bien précieux ?

HÉRACLITE.— Ce n'est pas la gloire que tu recherches ; mais une vile ambition te pousse, qui flatte pour un temps les plus grossiers ressentiments de l'âme et fait croire aux imbéciles qu'ils méritent de s'élever dans la cité, et doivent, de sujets, devenir souverains.

Si tu désirais la gloire, la vraie gloire, toi aussi, pourquoi ne pas choisir la voie la plus juste, la plus sûre, la plus directe ; devenir vertueux et le rester ? Cela, je te l'ai enseigné. Deviens un homme de bien. Seule cette gloire-là est réelle, simple et éternelle ; mais, seuls aussi, les meilleurs l'obtiennent et la conservent. Tu devais choisir cette voie : devenir un homme de bien, et plus encore, le meilleur de tous, et, si tu le désirais, devenir le premier dans la cité !

DÉMADES.— C'est cela que j'ai désiré et recherché, moi aussi !

HÉRACLITE.— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ? La vertu mène droit à la gloire. Mais le plus difficile, le plus dur, c'est de parvenir à la vertu. Quelles fatigues, quelle énergie sont nécessaires pour devenir et rester vertueux ! Quel feu, quel courage, quelle beauté de l'âme, quelle foi ! La souffrance humaine doit devenir ta propre souffrance. Tu dois

briser tous les liens qui te retiennent au périssable, à l'éphémère, t'étendre toi-même partout, perdre ton individualité! Qu'as-tu choisi de tout cela? Juste le contraire. Tu as frappé tout ce qu'il y avait de supérieur et de parfait.

DÉMADES. — Comment, Héraclite?

HÉRACLITE. — Écoute, Démades. Au lieu de gravir les difficiles degrés qui mènent à la vertu et ouvrent la porte de la vraie gloire, au lieu de te baigner dans la lumière, tu as préféré choir aveuglément dans les ténèbres, t'embourber pour la vie, en voulant échapper—en vain—à l'écoulement.

DÉMADES. — Mais que pouvais-je rechercher d'autre? Quand tout, autour de nous, passe et s'enfuit, que pouvais-je rechercher d'autre si ce n'est d'échapper à cette destruction? Dans ce monde, dis-moi, qu'y a-t-il de stable, d'immortel? Est-ce cette gloire dont tu fais la louange?

#### LE CHOEUR

Sourires et caresses, espérance et désir,  
 Ce qui comble le cœur et élève l'esprit,  
 Gloire, jeunesse, beauté,  
 Tout, comme un éclair, une vague, un songe,  
 Un parfum, tout, hélas, comme les feuilles,  
 Doucement, rapidement, à jamais,  
 Pâlit, se décolore, tombe.  
 Tout passe, tout s'écoule et s'enfuit.

DÉMADES. — Oui, hélas, tout s'écoule et se transforme, et tes paroles, Héraclite, bientôt, à l'instant même, ne vont-elles pas s'enfuir? Avant même de les formuler, ne commencent-elles pas, elles aussi, et tes pensées elles-mêmes, à se modifier? C'est toi qui m'as enseigné, qui m'as dit, qui m'as fait comprendre et vivre profondément le « Tout s'écoule », « Tout coule, rien ne reste jamais immuable »... Ne m'as-tu pas appris aussi que toutes choses, tandis qu'elles s'écoulent et disparaissent, sont filles de la guerre, qui façonne les dieux et les hommes, et rend libres les uns, et esclaves les autres?

HÉRACLITE.— C'est juste, mais toi, tu n'y as rien compris du tout.

DÉMADES.— La guerre et l'écoulement ! Quelle horreur ! On les a partout sous les yeux, on les saisit sans cesse, ici et là, dans l'univers, et dans notre propre corps ! Quel malheur est le nôtre, Héraclite, et quel notre destin ! Quand nous autres désirons et voulons nous mesurer avec ce destin, nous tombons prisonniers dans ses filets, victimes d'une lutte inégale ; nous jouons comme des automates le rôle qu'il nous contraint de jouer. Et les autres, effrayés de ce qui est en eux, les maîtrise et les attend, voilant la vérité, nous critiquent, nous raillent, nous traitent d'enfants, de pervers, de profanateurs, de charlatans ! Pourquoi ne changent-ils pas, eux aussi ? Ne sont-ils pas prisonniers des rets du changement ? Sont-ils impuissants à leur résister ? L'univers ne coule-t-il pas comme un fleuve, où l'on ne peut — ainsi que tu l'as enseigné — se baigner deux fois dans son eau toujours changeante ?

CRATIDAS.— Pas même une fois ! En t'y plongeant, son eau déjà change et s'enfuit. . .

HÉRACLITE.— Tu t'es trompé, Démadès, et tu te trompes encore. Pourquoi ne vois-tu, de l'écoulement et de la guerre, que les formes passagères, qui se combattent, se poursuivent, se modifient et se perdent les unes après les autres ? Es-tu aveugle aux autres, aux immortelles, à l'univers et à la vie impérissable ? Comment peux-tu ignorer que chaque chose ne se perd pas en disparaissant, mais cède la place à une autre, et celle-ci, à son tour, à une autre, sans relâche ? Cette forme nouvelle qui naît, as-tu oublié qu'elle ne s'oppose à l'ancienne et qu'elle ne la combat que pour s'y substituer ? Et qu'aussi, dans leur lutte, les contraires tressent un accord, une synthèse, qui à son tour se brisera ? Oublies-tu, Démadès, que cette même chose sans relâche, éternellement, évoluera ?

DÉMADES.— Je le sais, je le comprends très bien.

HÉRACLITE.— Cela même qui toujours existe et que crée ton

intelligence, refuses-tu de voir que ce sont les formes passagères d'une même substance, que cette chose en perpétuel mouvement et en action, est vie, énergie, raison ; cause et origine de l'univers ? Comment ne vois-tu pas, Démadès, dans la lutte et l'écoulement, le triomphe de la vie ? Pourquoi refuses-tu de le voir, de le comprendre ?

CHARMODOKÈ. — Oui, comprendre la vie ! Pourquoi, Démadès, ne laisses-tu pas les rayons si purs de la vérité illuminer ton esprit, te faire découvrir, à jamais, la sérénité, et racheter sur-le-champ ton âme, par la perfection et la grandeur ?

DÉMADES. — Mais quelle est-elle, cette vie dont je ne vois pas le triomphe ? Quelle est cette chose parfaite, immortelle, rédemptrice, à laquelle je suis insensible ? Nous, nous, en tant qu'individus, en tant qu'êtres jetés un beau jour sur la terre et luttant contre la destruction pour trouver, fût-ce un seul instant, la justice, un espoir, un immortel sourire, nous-mêmes ne nous effaçons-nous pas à jamais ? Ne nous éteignons-nous pas ? Ne vacillons-nous pas comme des feux qui ne brillèrent qu'un bref instant, une nuit ? Où est-il, Héraclite, ce triomphe que je ne vois pas ? Moi, vous, et tous les autres, innombrables, tout ce qui fait notre vie, nos souffrances, nos pensées, la gloire, les désirs, la joie, tout ce qui nous ancre solidement et nous fait vivre au sein de l'écoulement et de ses luttes, est-ce que tout cela ne vieillit pas, ne s'écoule pas, ne s'en va pas ?

HÉRACLITE. — Tout cela s'écoule et s'enfuit, comme des choses éphémères. La volonté du destin exige que toute chose naisse et disparaisse dans la mesure. Mais la vie et le monde sont éternels.

DÉMADES. — Tout s'écoule, tout s'enfuit et nous entraîne avec lui. Il est écrit que tout, sans arrêt, change, vit un temps et meurt.

HÉRACLITE. — Tout change, oui, mais rien ne meurt ! Tout ce qui se crée, vit et demeure. L'univers est un fleuve dont coulent les eaux changeantes, qui part de l'infini et va vers l'infini, et qui a pour lit l'éternité.



DÉMADES.— Le monde s'écoule et notre vie s'en va! A tout instant il change, et nous aussi, avec toutes choses, nous disparaissions.

HÉRACLITE.— Le monde, la vie, ce que tu vois de grand et de supérieur, tout cela est éternel.

DÉMADES.— Tout s'écoule, tout passe brièvement! Entends-tu, Héraclite? Tout meurt...

### LE CHŒUR

Tout s'écoule et s'enfuit!  
Le monde comme un fleuve  
Court et change, nous retire la vie,  
Qui s'écoule avec lui, et court,  
Court sans cesse.  
Mais, alors, que nous reste-t-il,  
Quand le fleuve  
Ravit tout, éteint tout?

Sourires et caresses, espérance et désirs!  
Ce qui comble le cœur et élève l'esprit,  
Gloire, jeunesse et beauté,  
Tout, de même qu'un éclair, une vague,  
Un songe, un parfum, tout, hélas,  
Comme les feuilles, doucement,  
Rapidement, à jamais, se décolore,  
Pâlit, tombe. Tout passe,  
Tout s'écoule et s'enfuit.

DÉMADES.— Tout s'écoule et s'éteint sans relâche.

HÉRACLITE, CRATIDAS, CHARMODOKÈ.

Non. Pas tout! Seules les choses éphémères!  
Impérissables, éternels sont la vie et l'univers!  
La lumière de la Vertu jamais ne s'éteint.

(On entend plus faiblement le chant précédent du chœur. Rideau).